



CECI N'EST PAS  
UNE (SCIENCE)  
FICTION

Le vent trop chaud s'engouffre dans la rue, ce début d'après-midi. Il a tout séché sur son passage : les platanes ont pelé ; les passants ont déserté ; les stores se sont baissés et on entend pas un bruit. Il y a dans la ville, paralysée par la chaleur, comme la torpeur d'un réveil de sieste. Personne ne veut se lever, on est plus fatigué qu'au matin, et on attend le soir surtout pour être plus vite à demain.

Plus bas, j'ai vu la rive grignotée par l'eau furieuse. Amant impétueux et insatiable, elle a embrassé le trait de côte jusqu'à l'estomper, l'émousser, le dévorer. Il s'est effondré par pans entiers sans pouvoir résister. La force va toujours quelque part, dit la physique, mais jamais au bon endroit, il faut croire. Et tandis que la terre s'écroule, la digue, insignifiante, est déjà loin. Les vagues riantes et légères cachent bien leur jeu ; elles dissimulent une puissance et un ressac infatigable, gratuit, implacable. Les vagues ne choisissent pas. Elles frappent aveuglément le rivage, comme si leur symphonie monumentale, la dentelle blanche de leur écume et leur scintillement mystique, les excusaient de si gros dégâts. Mais Dieu sait qu'elles frappent fort. Monstrueusement fort. Face à elles, la terre comme les hommes ne savent que reculer.

Les arbres, eux, se sont évaporés dans la fumée âcre. J'ai vu un tourbillon de carbone chasser les animaux, tandis que les pins, les chênes et les ormes sans pieds, hurlaient dans leur crépitement sourd de ne pas pouvoir fuir. La migration est toujours douloureuse ; pour certains, elle est surtout impossible. Ils sont nombreux ceux qui n'ont pas su pressentir ces bouleversements, pas pu s'adapter assez vite, pas voulu quitter le milieu où ils avaient grandi. Pour la flore, la vitesse du réchauffement a bien souvent eu raison de plusieurs millions d'années de lente évolution, de sélection, de dispersion, et quant aux événements extrêmes, ils n'ont laissé aucune chance aux survivants. Ces arbres résistants, ils auraient voulu se déraciner pour échapper au brasier. Mais, loyaux soldats de la terre, ils sont restés jusqu'à la cendre pour défendre leur biotope. Sur leur héritage poussiéreux et pourtant fertile de



carbone redevenu carbone, peut-être pousseront des racines d'avenir.

En face, il y a les hommes. Locataires éphémères de la planète, capricieux de son hospitalité, ils n'ont cessé de chercher sa protection, sans jamais se demander si la réciproque pouvait leur être attendue. De la grotte à la hutte, de la hutte à la cabane, de la cabane à l'étable, de l'étable à la maison, de la maison au château pour certains, nos abris ont pour dénominateur commun un toit, et quelque chose qui s'apparente à des murs, des cloisons ou des panneaux, tout le moins. Quelque chose au-dessus de notre tête, et sur les côtés, pour se protéger d'on ne sait quoi qui viendrait du dessus, et d'on ne sait quoi qui viendrait des côtés. Ajoutez-y, pour les plus chanceux, un sol, et quelques ouvertures pour l'air et pour la lumière, et vous avez l'idée platonicienne de la maison. En ça, les dessins d'enfants, tâtonnants et multicolores, valent mieux que les plans les plus aboutis des meilleurs architectes.

Avant d'être domestique, notre crèche est surtout animale : il est sans doute plus agréable de venir au monde sous un toit plutôt qu'à l'air libre, protégé de la pluie, des bêtes sauvages, ou pire encore, d'une canicule. C'est sans doute le cas aussi lorsque l'on se reproduit, ou que l'on meurt. Quoique, pousser son dernier soupir sous la voûte étoilée, je ne dirais pas non.

Mais cette voûte justement, je la regarde, et elle se fissure sous mes yeux. Comme la plus grande matriochka d'un jeu de poupées russes, l'atmosphère est ce toit ultime qui nous protège, qui abrite nos abris et ceux du reste des vivants. Quand il vacille, alors tous les artefacts fragiles situés en dessous sont compromis. Quand le toit des toits s'effondre sur nous, quel est l'abri qui peut encore nous protéger ?

Année après année, saison après saison, le ciel s'est zébré de méthane, craquelé d'azote, crevassé de carbone. De la poussière de plâtre céleste s'est morcelée là-bas très haut, et après une descente sans retour, elle se dépose invisiblement sur le plancher terrestre mis à nu. Au point que l'on compte



désormais les années en degrés supplémentaires par rapport aux niveaux antérieurs à l'Ère Industrielle, l'E.I. Les grands-mères et les gens de la terre ont été les premiers à sentir que quelque chose n'allait plus, puis, la science a mesuré ce que la floraison du mimosa en janvier criait tout haut, de toute la naïveté désolante de ses pompons jaunes vif. Comme un docteur qui après vous avoir ausculté, ou soumis à une batterie de tests, vous regarde pas tout à fait droit dans les yeux et vous dit l'air mi-embêté, mi-optimiste :

– « Bon, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. Vous voulez laquelle en premier ? La bonne ou la mauvaise ? »

Et vous de répondre :

– « Euh... la mauvaise, non ? »

– Très bien. Alors puisque vous insistez, la mauvaise, c'est que le climat tend globalement à se réchauffer sous l'accumulation de gaz à effet de serre dans l'atmosphère, et qu'en raison d'interdépendances biophysiques en chaîne, nous sommes certains que vous ne retrouverez plus, à l'échelle de plusieurs générations, le climat de vos grands-parents, de vos parents, ou même celui que vous avez connu petit, que les phénomènes lents comme les phénomènes extrêmes et les variabilités climatiques naturelles vont s'intensifier, produisant une combinaison d'impacts qui va sérieusement compliquer la vie sur Terre, telle qu'on la connaît à plusieurs milliards d'habitants. Voilà, en gros, c'est ça.

– Euh... OK... Et la bonne du coup ?

– La bonne, c'est qu'on connaît aussi avec une très bonne certitude l'origine du problème, à savoir principalement, la combustion des énergies fossiles et l'émission de méthane agricole, et qu'en modifiant nos modes de vie, il est encore temps d'infléchir la tendance de sorte à se garantir une marge d'adaptation, sous un climat futur relativement stabilisé. C'est fantastique, n'est-il pas ??! »

Ça, c'était en +1,2°C post. E.I, quand la concentration en CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère avait déjà presque doublé par rapport à 1750. Quand on pensait qu'il suffirait de quelques ajustements pour « réussir la transition », une transition qui n'a jamais



vraiment eu lieu au demeurant, quand on croyait encore à la croissance verte et au mystique découplage des émissions de gaz à effet de serre et du PIB, quand on pensait que la technologie finirait par nous sauver, ou que comme « *de tout temps les hommes* », figure canonique des débuts de dissertations les plus insipides, lesdits hommes se sont toujours adaptés, et bien on arriverait à s'en sortir là aussi. Sur ce dernier point, on ne s'est pas tellement trompés. Nous continuons de naître, grandir, manger, nous reproduire, rire, élever nos progénitures, se déplacer, faire la fête, habiter, vieillir, rire encore, et mourir. Mais avec le climat en moins. Et évidemment, ça change tout. C'est comme jouer à un jeu dont les règles changeraient en permanence, et pour devenir toujours plus difficiles.

Pendant ce temps, la tumeur maligne du réchauffement climatique et toutes ses métastases écologiques ont fait leur chemin. La Terre a chauffé, les pôles ont fondu, les forêts ont séché ou brûlé, les courants océaniques ont dévié, les cyclones se sont déchaînés, les sources se sont tarées, les sols ont craqué, les céréales se sont atrophiées, et la liste des dérèglements n'a d'égal que notre obstination à nous sentir chez nous et à exiger de cette planète la sécurité, la vie sauve, sans réciprocité. Mais en somme, rien de bien différent de ce que le GIEC avait projeté en +1,2°C post. E.I. La science de +0,6°C avait elle-même déjà prédit avec une remarquable exactitude les changements de +1,2°C. Il faut croire que ça n'était pas assez pour prendre cette histoire suffisamment au sérieux. Aujourd'hui, le ciel nous est tombé sur la tête et pourtant, nous devons continuer d'habiter.

Ce n'est pas un choix. On ne peut pas ne pas habiter. On habite forcément quelque part. Pas toujours là où l'on aurait voulu, pas toujours pour la durée qu'on voudrait, pas toujours avec qui on aimerait. Un proverbe chinois, un énième, dit « Il faut bien choisir ses voisins ». Aujourd'hui, je crois qu'il faut surtout bien choisir son climat.

Enfin ça, c'est pour ceux qui le peuvent. Et c'est de plus en plus compliqué.



Pour tout vous dire, en fait, c'est mon métier.

Nous y sommes. Plus une seule bâtisse, plus un lopin de terre n'est épargné par ce climat qui a changé. Nous avons décidé de ne pas protéger la Terre, malgré ses alertes ; et elle a décidé de ne plus nous protéger en retour.

Un partout.

Nous sommes comme de petites fourmis après qu'un enfant stupide a tapé dans la fourmilière, à courir dans toutes les directions, désorientés, en quête d'un nouvel abri. Quand c'est encore possible, nous retournons abasourdis sur les lieux du climat passé, pour vérifier qu'il est bel est bien derrière nous, qu'il n'y a plus rien à récupérer, à espérer. Comme les familles qui reviennent dans leur ville dévastée après une guerre. Sauf que cette fois, nous sommes à la fois agresseurs et victimes. Quand ces lieux ont disparu, inondés, incendiés, asséchés, alors nous nous précipitons paniqués vers d'autres terres saintes où l'on pourra reconstruire obstinément ce qui vient d'être perdu en quelques décennies dérisoires.

En cette année 3,57°C post. E.I, j'observe l'humanité se réfugier vers les zones fraîches et humides, selon une équation presque implacable : hautes latitudes + hautes altitudes = habitable. Il y reste quelques forêts, quelques prairies maraîchères pour se nourrir, quelques points d'eau pour se rafraîchir. C'est déjà beaucoup.

Moi, ni berger, ni astrologue, ni banquier, je guide ces gens en quête d'un abri plus ou moins temporaire. Ils sont trop riches et trop peu nombreux pour être l'énorme masse des réfugiés climatiques, pas assez savants pour être des ex-entrepreneurs marginaux à la recherche d'un bunker de verdure et d'eau fraîche, - si possible loin des autres -. Non, j'oriente, au sens géographique, des gens ordinaires. Ceux qui, en 1,2°C post. E.I, répondaient dans des sondages que les gouvernements n'en faisaient pas assez pour le climat, ceux qui étaient déjà contents d'avoir réduit leur consommation de viande, ceux



qui avaient arrêté l'avion « sauf une ou deux fois pour un week-end à Lisbonne » et qui étaient sincèrement heureux que leurs enfants demandent à sécher les cours pour aller manifester pour le climat le vendredi. Des gens ni foncièrement hypocrites, ni ignares, ni défaitistes ou utopistes. Des gens qui laissaient couler leur vie en espérant que le climat ne les rattraperait pas trop tôt.

Raté.

Aujourd'hui, ils se bousculent devant notre agence comme on pouvait les voir se bousculer en terrasse de café aux premiers rayons du printemps, en +1,2°C post. E.I. Ils n'espèrent pas de nous de revenir au climat du passé, ou d'inventer une bulle technologique où se réfugier. Simplement un endroit un peu plus supportable que leurs villes surchauffées ou leurs plaines arides, pour conserver un peu de la légèreté d'habiter.

Tout à l'heure, viendra cette autre jeune famille du département, dont l'ancienne maison a été emportée par une inondation éclair, après plusieurs épisodes précédents. Le dernier automne a été particulièrement rude, je dois dire. Je leur ai proposé une agglomération plus haut en altitude, mais j'appréhende déjà le moment où j'aurai à les prévenir pour les pénuries d'eau en été, et la procédure d'évacuation d'urgence en cas d'alerte au glissement de terrain. Eux n'ont qu'une hâte, c'est de ne faire qu'un avec leur nouveau « chez eux », de fusionner leur identité avec ce toit et ces murs. Quand je les laisse s'installer, je me demande souvent à partir de quand est-ce que cet endroit va changer d'identité pour devenir le leur ? Au fond, qui adopte l'autre en premier ?

J'exerce dans les Cévennes. Entre le Massif central et la vallée du Rhône, les Cévennes sont nichées sur d'épaisses couches de schistes, de granits et de calcaire. Le climat des Cévennes est méditerranéen et devient progressivement montagnard en fonction de l'altitude. Il se caractérise par de fortes précipitations aux équinoxes - surtout en automne - et une sécheresse estivale parfois importante.



Les Cévennes sont le théâtre des épisodes cévenols, qui sont des pluies diluviennes accompagnées d'orages très localisés parfois stationnaires, durant quelques heures, voire quelques jours. Elles sont principalement dues à la rencontre entre l'air froid venant de l'Atlantique et l'air chaud et humide du Sud remontant de la Méditerranée.

Voilà, ça, c'est à peu près tout ce que j'ai retenu de mes cours de géographie, et de ma note de fiche de poste lorsque j'ai pris mes nouvelles fonctions à l'agence immobilière. Elle était accompagnée d'une énumération laconique des risques environnementaux auxquels fait face la région, comme une liste de courses pas très drôle, mais que je me dois de garder en tête à chaque fois que je gère un nouveau bien.

- « Inondations sévères de mi-saison et intensification des épisodes extrêmes
- Assèchement des sols et baisse de la capacité de ruissellement
- Sécheresses estivales
- Multiplication des incendies
- Vagues de chaleur et canicules, plus précoces et plus longues »

Un addendum était dédié à la raréfaction de l'eau en particulier et à ses conséquences :

- « Baisse de la production d'électricité due à l'arrêt temporaire des réacteurs nucléaires de la centrale de Tricastin dans la région voisine, qui ne peuvent plus être refroidis
- Pénuries d'eau douce pour la consommation des ménages
- Baisse de la production agricole et difficultés pour le maraîchage, en raison des interdictions d'irriguer
- Vulnérabilité des écosystèmes, en particulier de la faune, et des cheptels pastoraux »

Il ne manquait plus qu'un « Bisous », signé « Le changement climatique » en bas de cette liste, et je renonçais



définitivement à ce poste par peur que la folie ou le désespoir ne me gagnent. Mais bon, ailleurs, ce n'est pas tellement mieux. Quand je retrouve de temps en temps mes homologues de Bretagne, de la région Très Grand Est, ou de Plus Belle Aquitaine, c'est la même histoire. Un spectre varié de risques qui s'entrecoupent, se cumulent ou se décuplent, et en face, des gens démunis qui ont assisté plus ou moins impuissants au rapt de leur chez eux par les éléments, et qui cherchent un nouvel abri où faire leur nid. C'est sans parler de mes collègues dans les Outre-mer, limités dans leurs safe lands alternatifs par une insularité implacable, des pentes volcaniques redoutables, et qui doivent se reconstruire cyclone après cyclone. Bref, après tout, je n'étais peut-être pas si mal loti. Et sans me résigner, j'ouvrais avec un chatouillement d'envie d'être utile cette nouvelle page de ma carrière. Elle succédait à des débuts beaux mais malheureusement trop courts, comme géographe, où j'avais arpenté la France entière par les cartes puis par mes propres pieds, et où j'avais pris plaisir à savourer chaque doline, chaque faille rocheuse, chaque auge glaciaire, avec un émerveillement qui n'avait jamais cessé.

Mais la parole scientifique est ce qu'elle est. Un cri d'alarme dans le désert, qui provoque au mieux un effarouchement passager, au pire, le déni, et le plus souvent, une indifférence révoltante. Même si je n'avais jamais envisagé cette tournure, cette reconversion redonnait du sens à ma vocation d'exploration. Aujourd'hui, je peux dire que mon émerveillement est toujours là, même s'il est vrai qu'il a un peu changé de nature : je m'étonne non plus de ce qui est spontanément, de ce que la planète avait gratuitement mis à la disposition de nos besoins, de nos modes de vie et de nos sensibilités, mais de ce qu'il en reste. Par quel miracle ce fragment de département est-il toujours aussi vert, alors que tout autour a petit à petit viré de l'émeraude au jaune paille ? Pourquoi cette source est-elle toujours chantante, quand les autres se sont tues ? Comment expliquer qu'un vent frais ranime chaque soir ce village encaissé, et permette à ses hôtes de dormir sereinement ?



Ce sont ces petits mystères de l'adaptation ou de la survivance qui m'animent, qui piquent ma curiosité, et redoublent mon admiration pour le vivant. Je me vois comme un enquêteur mi-apocalyptique, mi-messianique, chargé de débusquer ces lieux résilients ou sauvegardés, et de les offrir à celles et ceux qui touchent ma sympathie. Je cherche des abris pour d'autres vies que la mienne, humaines, mais pas seulement.

D'abord, je prospecte ; je croise et recroise les cartes, papier ou satellites, essayant de trouver des indices de fraîcheur : une végétation qui tient le coup, des sols cléments, la géolocalisation de sources intermittentes qui alimentent peut-être encore un filet d'eau, des troupeaux. On dit qu'aujourd'hui, depuis que le monde entier a été successivement découvert par les explorateurs, défriché par le capitalisme, puis froidement mis à nu par l'imagerie satellite de haute précision, il ne reste plus aucun blanc sur les cartes. C'est faux ! Certes, la moindre parcelle est susceptible d'être cartographiée, illustrée, imagée, documentée ou enregistrée, mais cela ne nous dit rien de sa véritable habitabilité.

Je me suis souvent rendu dans des recoins de départements prometteurs, évidents, si verts et d'apparence hospitaliers, frémissant à l'idée de pouvoir les partager à une de mes familles « coup de cœur », avant de déchanter en découvrant *in situ* d'autres paramètres compliquants qui m'avaient alors échappé : des sols friables imbâtissables, un mistral à vous en déraciner une éolienne, les fumeroles aussi insolentes que tragiques d'un incendie récent, ou encore l'œuvre d'une érosion incroyablement maligne, qui avait eu l'élan tactique d'arriver avant moi.

Je redoutais pire que tout d'être confronté à un dilemme environnemental, un cas de conscience, vivant à ma petite échelle ce que les élus locaux ont traversé au cours des cinquante dernières années, quand ils ont dû signer des projets d'infrastructures renouvelables : arbitrer entre protection du climat ou de la biodiversité. Avant chaque expédition de terrain, je priais pour ne pas tomber nez-à-nez avec une espèce



endémique dont la beauté et la vulnérabilité me toucheraient trop. Je sais que suis incapable de résister à ce genre d'épiphanie que j'appelle le « coup de foudre du vivant ». Quand deux espèces aussi insignifiantes, belles et pourtant en proie à la même absurdité de la vie, c'est-à-dire l'éternel recommencement du « naître, grandir, se reproduire, vieillir puis mourir », se rencontrent. Quand prend place un duel des impératifs de survie de chacune de ces espèces, la mienne et l'autre, aliène, qui ressemblerait à un mauvais western coupé de documentaire animalier. Dans ces moments-là, l'absurde de notre présence sur Terre, de notre programmation génétique me rattrape et je ne vois pas plus de raison de m'accaparer cet espace que de le laisser à la salamandre ou au lys martagon qui, de nouveau, l'a trouvé avant moi et s'y plait dans une symbiose écologique qui me désarme. Je pense à ces autres réfugiés de la biosphère, encore plus fragiles que moi ou ces anonymes qui attendent mon aide, qui n'ont d'autres cartes que leur sensibilité pour se repérer et trouver de nouveaux lieux accueillants, et qui ont droit tout autant que nous à habiter. Alors je range mon porte-document et je note, le cœur léger, dans la rubrique « observations stratégiques » : « impropre à l'habitat ».

Bien sûr, cela complique la donne. Pourquoi s'embêter à partager voire céder le peu d'espaces sains et saufs qu'il nous reste ? Les pâquerettes ne remercient pas. Du reste, la compétition anthropique est déjà bien assez rude comme ça... Mais à vrai dire, je n'ai pas de peine à laisser les autres vivants gagner : la vie est devenue tellement confuse sous ce climat changeant, beaucoup plus incertaine, tantôt frugale, tantôt clairement anxieuse, que je ne vois pas l'intérêt de nous imposer vis-à-vis des autres espèces qui cherchent elles aussi à réussir leur propre pari de l'adaptation. Nous avons besoin de leur spontanéité, de leur persévérance, mais surtout, de leur beauté absurde, pour ne pas finir complètement fous ou désabusés.

Dans ces moments de découragement, j'ai parfois l'impression que face à cette myriade de contraintes à prendre en compte, physiques, biophysiques, biologiques, géologiques,



écologiques, épidémiologiques même, la nature me provoque et que j'ai accepté une tâche impossible. Encore plus insignifiant et seul que Sisyphe, encore plus obstiné et ridicule que Prométhée, à espérer donner aux hommes des miettes de verdure et d'eau fraîche, encore plus idéaliste que cette vieille Greta... me voilà, moi. Sauf que l'heure n'est plus à penser vainement à protéger le climat, mais bel et bien à se protéger DU climat. « Tous aux abris ! »... Certes, mais lesquels ? Il n'y a plus vraiment d'héroïsme là-dedans, seulement un peu d'altruisme dans notre instinct de survie. Voilà qui m'aide à mettre mon égo de côté, et à garder le cap de ma mission.

Heureusement, les critères anthropiques, culturels, sociétaux, luxueux, ont été rapidement évacués. Il n'est plus question de chipoter pour une école un peu trop loin, ou trois changements modaux pour aller au travail. De toute manière, on travaille très différemment aujourd'hui, le temps partagé principalement entre des métiers que l'on peut exercer de chez soi, et des activités manuelles ou agricoles qui permettent de s'en sortir depuis qu'on ne peut plus complètement compter sur les chaînes d'approvisionnement classiques. Le périmètre de vie s'est considérablement recentré sur le local, dans les environs immédiats de ce qui correspond à la maison. Les gens ont l'air de s'en satisfaire, d'y trouver leur compte : on court un peu moins partout, et la sobriété dans nos déplacements, subie ou choisie, a fini par faire le reste. Il reste un seul critère, un très particulier, que je me refuse toutefois à sacrifier : la famille. Je l'ai toujours considéré comme un des ingrédients fondamentaux de mon idée platonicienne de « l'habiter ». Cela m'a quelquefois valu les foudres de la direction de l'agence quand ils venaient mettre le nez dans mon business éthique, mais je reconnais avoir souvent triché dans mes fichiers clients pour garder à proximité des familles séparées, ne pas isoler des grands-parents de leur petite descendance, ou pour protéger des pollutions trop sévères les couples avec de jeunes enfants.

Voilà. C'est avec ce genre de petits arrangements altruisto-écologiques, empathico-géographiques, que j'ai fini par



façonner mon nouveau métier et que je suis devenu l'un des chercheurs d'or vert les plus respectés de la région.

Quand mes cartes visent juste et me conduisent vers ces nouveaux Eldorados de la décennie, je frissonne. Elles ont quelque chose de magique, à la fois esthétiques et arithmétiques, mais elles ne sont rien comparées à la beauté toute ordinaire de ce que je découvre une fois sur place. Une parcelle ombragée, un vieux chalet pastoral en lisère de forêt, ou même un ancien complexe touristique, dont la réhabilitation pourra faire des merveilles. Je ne cherche pas exclusivement des terrains à bâtir, au contraire, même. Nous avons déjà suffisamment artificialisé comme ça. Ensuite, l'architecture d'aujourd'hui est beaucoup trop loufoque pour que je consente à céder un terrain naturel à un promoteur, aussi convainquant fût-il. Mes homologues des départements montagneux, experts dans la restauration des friches des sports d'hiver, m'ont convaincu par l'exemple que même les ensembles hôteliers ou commerciaux les plus laids pouvaient aspirer à une seconde, voire troisième ou quatrième vie. À leur manière, je me dis souvent que les paysagistes d'aujourd'hui sont les chirurgiens esthétiques de 1,2°C post. E.I.

Alors, une fois dénichés puis réaménagés, l'essentiel est d'accorder ces biens avec le profil des anonymes qui viennent à moi. Familles recomposées, artisans solitaires, retraités fatigués, jeunes couples déserteurs, ils se suivent sans jamais se ressembler, mais ont en commun la banalité désolante de leurs attentes, si humbles et pourtant si difficiles à exaucer. La compétition est là, bien sûr. Mais toutes les villes ne sont pas non plus surchauffées, et beaucoup de gens n'ont toujours rien compris au charme de la nature, ou alors sont trop effrayés par les risques qui s'y cumulent. Les moustiques ont beau avoir disparu, il faut croire que la densité est encore souvent préférée à la campagne. Au total, cela réduit la tension dans les départements comme ici, et c'est tant mieux. Car l'exode est réel, et en parallèle, les espaces disponibles et accueillants, de moins en moins nombreux. Pour les acquéreurs les plus âgés, s'ajoute la volonté de placer les économies d'une vie de



labeur dans un bien, dans quelque chose qu'ils auront du sens à transmettre, c'est-à-dire qui puisse rester relativement protégé et accueillant pour encore plusieurs générations de leur dynastie. Je n'ose souvent pas leur avouer que mes modèles croisés ne portent guère plus loin que quelques dizaines d'années, tant le climat nous joue des tours. Mais je fais de mon mieux, et leur adresse en priorité les biens abrités, proches des axes de transport et loin de tout risque de crue éclair. Je me souviens de ce couple aux portes de la retraite, citadins par nécessité mais intrinsèquement fous de nature sauvage. Ils voulaient simplement un endroit pour couler de vieux jours au frais, si possible un peu vert, et je n'oublierai pas leur regard quand je leur ai ouvert la porte de cette ancienne maison forestière en versant Nord.

Ces gens sont pris par l'urgence de se reloger ou de trouver un nouveau lieu de vie, après un événement extrême ou au contraire après avoir cru pouvoir échapper à un processus lent, mais paradoxalement, leur quête se projette aussi sur un temps très long. Au fond d'eux, je sens l'espoir que nos efforts d'atténuation parviendront à stabiliser cette course folle, que la machinerie infernale du dérèglement climatique finira par se calmer, que ce dernier déménagement sera le bon. Derrière l'immédiateté de leur besoin vital, perdure une aspiration intergénérationnelle fondamentale. Jamais ils n'auraient pensé que la transition puis l'adaptation les mènerait eux, sédentaires depuis des centaines d'années, à un nouveau nomadisme forcé par les paramètres environnementaux. Je n'en vois aucun qui puisse se résoudre à cette incertitude primaire, à une errance bioclimatique, qui plus est après avoir connu le faste du début de ce siècle. Ce qui me frappe, c'est que la sédentarité, le besoin de stabilité, sont au moins aussi forts que les risques environnementaux. Certains sont prêts à accepter des dangers inimaginables, du moment qu'ils ont le sentiment d'être dans leur port d'attache, et surtout, qu'ils sont ensemble. Comme dans nos vieux modèles climatiques, il y a une tendance au retour à l'équilibre, au statut quo et au settlement absolument stupéfiante, à la fois magnifique et redoutable. J'y fonde l'espoir d'une acclimatation au sens propre, qui proviendrait



davantage d'un heureux déni, que d'une réelle compatibilité ou résilience à cet environnement colérique. Car il ne faut pas se leurrer : les incendies, les crues éclair, les éboulements, et les vagues de chaleur, on s'en passerait bien.

D'une certaine manière, je suis presque soulagé que leur aversion au risque soit si facilement aveuglée par le réconfort d'habiter quelque part. Déjà, car je n'aurais alors pas grand-chose à leur proposer, ou alors sur des temps très courts et avec de grosses marges d'incertitude. Surtout, car nous avons de toute évidence un problème à régler avec les risques. Pentes de volcans, littoraux, deltas submersibles, plaines inondables... La nécessité de nous nourrir et de commercer nous a poussés à peupler les endroits les plus dangereux du globe pendant des millénaires. Quel succès !... Aujourd'hui, cela ne nous mène pas bien loin, maintenant que le risque vient de tous les côtés. Je préfère exhorter à comprendre, à écouter les battements de cette horlogerie d'une intelligence inouïe mais désormais fatiguée et dérégulée, pour nous abriter de ses sursauts. Elle est de plus en plus imprévisible, soudaine, implacable, mais nous avons aussi cessé de nous croire « comme maîtres et possesseurs de la nature », et il était temps.

En contrebas, j'entends aux échos légers ma prochaine famille qui arrive.





CECI N'EST PAS UNE (SCIENCE) FICTION  
ALICE